

« Jean-Pierre Perreault, chorégraphe »

Geneviève Dussault

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dussault, G. (1992). Compte rendu de [« Jean-Pierre Perreault, chorégraphe »]. *Jeu*, (63), 172–173.

«Jean-Pierre Perreault, chorégraphe»

Sous la direction d'Aline Gélinas, Montréal, les Herbes rouges, coll. «Essais», 1991, 109 p., ill.

Le mystère reste intact

À la fois scénographe, musicien et chorégraphe, Jean-Pierre Perreault déjoue le temps et l'espace en manipulant avec autant d'aisance la matière sonore et plastique que le corps humain. Les éditions les Herbes rouges nous proposent un recueil de textes réunis par la critique de danse Aline Gélinas sous le titre *Jean-Pierre Perreault, chorégraphe*, qui nous révèle différents aspects de l'homme et de son œuvre. Artistes, amis et collaborateurs prennent la parole à tour de rôle pour nous faire partager leurs réflexions mais surtout leurs visions, leurs émotions et leurs expériences. Le ton est souvent intime, comme pour nous inviter à entrer dans le cercle d'amis et à prendre part nous aussi à cette discussion intense autour d'un artiste connu et apprécié de tous.

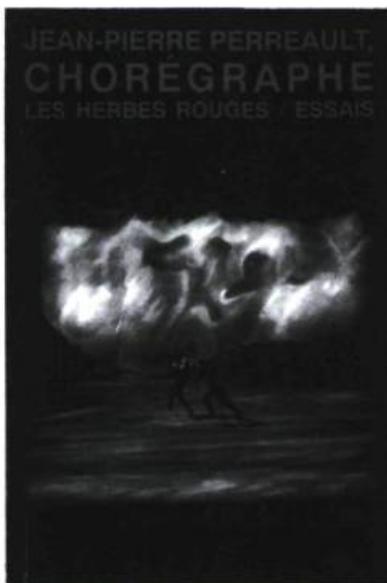
Le livre commence par un retour en arrière. On découvre Perreault travaillant au sein d'une des premières compagnies de danse moderne au Québec, le Groupe de la Place Royale, aux côtés de Peter Boneham et de Jeanne Renaud. Ces deux pionniers qui perçurent en lui la «quintessence de l'artiste» lui rendent un hom-

mage simple et sincère. Vincent Warren, pour sa part, brosse un portrait chaleureux du jeune homme sensible et doué qui, dès ses premières œuvres dans les années soixante-dix, démontre déjà une esthétique personnelle et clairement articulée.

Les différents témoignages réunis adoptent un ton très personnel, qu'il s'agisse des courts textes de Betty Goodwin («Black Arm») et de René-Daniel Dubois («Après la chute»), de «L'éloge de l'anonymat» de Josette Féral ou de l'analyse de Michèle Febvre qui le décrit comme un maître du détail. Aline Gélinas donne aussi la parole à *Stella* et à *Joe* en confiant l'écriture de certains textes aux interprètes de Perreault. Daniel

Soulières, qui lui doit d'avoir été initié à une vision différente de la danse, Sylvain Émard, qui est aussi chorégraphe, et Sylviane Martineau nous parlent de leur expérience auprès du chorégraphe. Collaborateurs fidèles, les danseurs partagent avec lui les vastes espaces, les talus à franchir et les rythmes hypnotisants du sol piétiné. Ils partagent aussi cette connaissance intime du personnage et du mouvement que Sylviane Martineau a si justement appelée «le paradoxe d'être».

Que nous reste-t-il après un spectacle de Perreault? Des



images fortes, des tableaux mouvants, respirant par les pores de plusieurs peaux, magnifiés par le souffle, le rythme et la musique et matérialisés au cœur d'un espace baigné de lumière. Pour en arriver à cette osmose complète entre les différents médias, Perreault s'entoure de collaborateurs qui enrichissent ses œuvres de leur savoir-faire et de leur intuition. Jean Gervais, qui a signé les éclairages de plusieurs chorégraphies de Perreault, nous révèle ce qui se manifeste entre les pas. On y apprend la magie de la lumière, son pouvoir de ciseler l'image, de lui donner vie car, nous dit Jean Gervais : «Il fait noir sur ses chorégraphies tant et aussi longtemps que l'évidence d'une lumière ne jaillit pas.» Le compositeur Michel Gonneville, de son côté, nous révèle les mécanismes imprévisibles de sa collaboration avec le chorégraphe et cette éternelle recherche de l'équilibre entre les éléments d'un spectacle.

Le centre du livre est occupé par une tranche humoristique où l'artiste visuel Richard Purdy dévoile sa «Perreaultgraphie». Il s'agit d'un amalgame d'anecdotes et de dessins qui retracent la vie et les voyages de l'artiste. La «Perreaultgraphie» nous ouvre la porte d'en arrière, celle des discussions dans la cuisine n'excluant pas un regard sur la bande dessinée fixée à la porte du réfrigérateur.

On redécouvre, dans cette courte monographie, la richesse poétique et formelle de l'univers de Perreault vue à travers une pluralité de regards. Si parfois les propos se recoupent, puisque les différents auteurs parlent des mêmes œuvres, c'est avec plaisir que l'on goûte la riche variété de nuances qui colorent l'interprétation des classiques que sont devenues les chorégraphies *Joe*, *Stella* ou *Iles*. Le ton est enthousiaste et les anecdotes biographiques s'insèrent d'une manière quasi organique aux commentaires analytiques.

Malgré ces analyses répétées, les œuvres de Perreault continuent de soulever de nombreuses questions. Ses personnages attirent et fascinent : où vont-ils? d'où viennent-ils? Le mystère reste intact.

Geneviève Dussault

«Meyerhold»

Ouvrage de Béatrice Picon-Vallin, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, coll. «les Voies de la création théâtrale», n° 17, 1990, 230 p.

Histoire et mise en scène, le cas Meyerhold

Vsevolod Meyerhold est l'un des metteurs en scène les plus importants du XX^e siècle. Infatigable novateur que les contradictions et les antithèses stimulaient, son parcours de créateur est représentatif non seulement des mouvances du théâtre contemporain et de ses modes d'inscription dans les champs culturel, social et politique, mais aussi des tragiques apories qui ont nourri une pensée marxiste que notre temps se hâte de liquider, peu soucieux du travail de la mémoire qui seul permet une véritable mise à distance. Et en effet, l'œuvre de Meyerhold¹ telle que nous la restituons de manière détaillée Béatrice Picon-Vallin, est d'une incroyable densité. Soucieux d'élaborations théoriques complexes (ceux qui croient que les metteurs en scène ne peuvent travailler que d'instinct seront ahuris), fasciné par la musique, pétri de convictions marxistes, Meyerhold traduit dans sa pratique scénographique des courants dramaturgiques divers, souvent même contradictoires : théorie du théâtre de la Convention et vertu de la stylisation; théâtre de foire et rôle organisateur du grotesque; constructivisme et biomécanique de l'Octobre théâtral; emprunts au folklore russe, à la tradition juive et au burlesque américain;

1. Béatrice Picon-Vallin avait déjà traduit, préfacé et annoté les *Écrits sur le théâtre* de Meyerhold (Lausanne, la Cité/l'Âge d'homme, [1973], 1975, 1980), textes essentiels pour qui veut connaître ce metteur en scène. J'en avais alors rendu compte dans *Jeu* 25, 1982.4, p. 257-265.